PAUL GADENNE

Le Rescapé

Carnet
(novembre 1949 - mars 1951)

Texte établi par Yvonne Gadenne
Avant-propos de Didier Sarrou

SÉQUENCES

27
Ln
259

LE RESCAPÉ

Lo²L₁27
99259

DU MÊME AUTEUR

Aux éditions Séquences

Le Guide du voyageur
Le jour que voici
La Conférence

92
L
2013724

PAUL GADENNE

Le Rescapé

Carnet
(novembre 1949 - mars 1951)

Texte établi par Yvonne Gadenne
Avant-propos de Didier Sarrou

SÉQUENCES

© Yvonne Gadenne et Séquences, 1993
ISBN 2-907156-28-4



Du bon usage du journal selon Paul Gadenne

Le Carnet XXVII de Gadenne couvre une période allant de novembre 1949 au 30 mars 1951. Paul est alors logé dans une pièce de la villa Mayi-Ena, qui deviendra la chambre de Didier Aubert dans les Hauts-Quartiers, *en face du séminaire de Bayonne et à deux pas de chez G.R., l'ancienne logeuse, représentée dans le même roman sous les traits de Madame Chotard-Lagréou. Cette période est difficile, sur un plan matériel : manque d'argent, d'espace, bruit quasi permanent des voisins, les « sagouins », froid. Il ne prend aucune note entre le 22 décembre 1950 et le 1er février 1951, car il est incapable de tenir un stylo et de rester assis, même dans son lit.*

A ses propres difficultés s'ajoutent celles d'Yvonne, sa compagne depuis 1945, qui deviendra sa femme en février 1951. Elle dut aller jusqu'à faire un procès à ses anciens

logeurs pour récupérer ses quelques affaires. La mesquinerie et l'incompréhension, les préjugés, un égoïsme tranquille, le sans-gêne, les insinuations, un catholicisme de clercs, incarné par l'abbé L.-C. et tranquillement installé dans une société de nantis et de bien-pensants qui jugent de tout et de tous avec sévérité, surtout quand ils sentent une faiblesse de quelque sorte chez la victime désignée, font que Gadenne doit vivre au milieu de ce qu'il ressent quotidiennement comme une absence de respect de sa personne au plan physique, une intrusion dans sa vie et un gaspillage de temps : guetté par la maladie, il craint de ne pouvoir aller au bout de ce qu'il entreprend.

Malgré les hauts et les bas de leur vie de couple, notés dans d'autres carnets où s'accumulent les récriminations, leur confiance mutuelle, leur complicité intellectuelle contribuent à lever leur prévention contre le mariage : Paul détestait le rite social et toute forme de complaisance, Yvonne s'était juré depuis l'enfance de ne jamais se marier. Alors que la radio des poumons de février 1951 était tellement mauvaise que Paul crut la fin imminente, elle affirma qu'il s'en tirerait et lui prouva qu'elle en était sûre par le sacrement du mariage. Gadenne écrit qu'il a fait un acte de foi. Sans doute y a-t-il aussi chez lui une nuance protectrice, non sans une certaine naïveté : « C'est une enfant ». Les conditions de vie et l'œuvre à accomplir expliquent en grande partie qu'ils aient voulu ne pas avoir d'enfant. Le sujet serait trop long à traiter ici de la relation de Gadenne à la paternité et du rapport qu'il entretint avec les enfants et avec l'enfance, mais il y a plus qu'une simple note de voyage dans cette image mentale rapportée d'Espagne en octobre 1950 : « ce petit garçon assis les jambes

écartées dans une prairie, sous les pommiers, sur les pentes du ravin familial, et qui a l'éternité pour lui.» Plus aussi qu'une vision nostalgique de son enfance idéalisée: les entrevues avec l'éternité sont rares, le pacte avec le temps est sans cesse remis en question et Gadenne choisit, malgré tout, une voie aride et inconfortable.

Par exemple, il refuse de fuir. Il le pourrait au moins sur le plan mental. Mais il récuse l'attitude de Noé: «Pouvait-il avoir tout à fait bonne conscience en laissant là les autres, *ses compagnons, – les hommes ?» Quelque insupportable que soit l'enfer qu'ils nous font vivre, de quel droit nous placerions-nous au-dessus d'eux ou à l'écart ? A Raymond Guérin, qui vient de lui dire qu'il n'a que sa vie, Jean Cayrol répond: «Oui. Moi, j'ai toute ma vie.» Et Gadenne l'approuve car, paradoxalement, il est le contraire d'un homme pressé. Si un mort en sursis précaire peut accepter de perdre un temps si précieux, c'est qu'il est profondément certain que, au bout, il y a toujours au moins une conscience qui s'ouvre. Quand son ami Ballon voit «l'échec extérieur» du personnage de* La Rue Profonde, *Gadenne note: «cet échec... masque la victoire de mon personnage.» A quoi bon se hâter quand on sait d'avance que l'essentiel n'est pas tant la réponse que l'on découvrira au bout du chemin, une certitude bien établie, que le chemin parcouru ?*

Au nom de quelle légitimité dans ces conditions serait-on fondé à enfermer les autres dans un jugement ? Gaétan Picon, dans les derniers jours de 1949, lui parle de l'évolution de ses opinions, à propos d'Eluard, d'Aragon, des révolutionnaires, des radicaux qui sont trop à gauche pour lui, du taxi nécessaire pour un homme pressé; Gadenne est tenté

de sourire, mais il retrouve aussitôt un sentiment de tendresse devant les faiblesses humaines et conclut sur un message de paix, écrit surtout pour lui-même : « Si l'on pouvait passer de tels moments avec ses ennemis, on n'aurait plus d'ennemis. » C'est pourquoi les notes qu'il prend sur tel habitant de Bayonne ou telle personnalité plus ou moins connue sont à la fois redoutables et dénuées de toute cruauté délibérée : refusant de grossir le trait, il cherche seulement à comprendre, même G.R., et il se perd en d'infinies conjectures sur les mobiles qui animent ces êtres, on ne saurait dire exactement de laboratoire, puisqu'il les traite, ici comme dans les romans où la différence n'est que de technique, non en créatures fixées par un arrêt de l'auteur mais sans cesse en mouvement et de ce fait toujours insaisissables. « ... La seule attitude saine (envers les êtres comme envers les mots) : faire confiance. »

Cette naïveté est conforme à l'opinion selon laquelle nul n'est réductible à ses actes. Il y a, aux yeux de Gadenne, un mystère de l'acte humain, toujours équivoque ; pas une absurdité, un mystère. Un assassin comme Chaudon fut un héros au cours de la guerre, et le courage ne prend sa valeur qu'en fonction de la fin qui le guide, un suicidé en proie à la folie n'a pas mesuré la portée de son geste, au moins ambigu. Et les auteurs de livres sont souvent des imposteurs parce qu'ils jouent à savoir tout à l'avance et que de ce fait ils conduisent le lecteur exactement là où ils voulaient le conduire dès le départ. A quoi bon écrire alors, semble demander Gadenne ? Est-ce même écrire ?

Il y a sur ce plan une supériorité du journal d'un écrivain sur les romans qu'il écrit : la note, s'il a seulement observé et

décrit, garde son mystère. « Après trois ou quatre jours, une note n'est plus comprise. » Si le roman ne parvient pas à la construction de la vérité, il marque l'adhésion, même temporaire, de l'esprit à une vérité. D'une certaine façon, il arrête un cheminement dont le journal serait la trace. D'où les hésitations incessantes de Gadenne à l'égard de la technique romanesque la plus propre à venir à bout de l'imposture, à ne pas refermer l'énigme, à faire advenir le règne de l'esprit. « Il faut que l'art soit autre chose. » A condition que l'auteur ne soit pas un simple montreur de marionnettes, surtout s'il est à la fois celui qui tire les fils et le pantin qui s'agite au bout.

Car le journal, en tant que genre, est tout aussi problématique. On peut être complaisant à l'égard d'autrui, comment ne le serait-on pas à l'égard de soi-même ? Gadenne détruisit en tout et pour tout quelques pages, sur les dizaines de cahiers que comportent les carnets, plutôt d'ailleurs, semble-t-il, parce qu'elles risquaient de mettre en cause autrui. Il fut tenté de mettre à mal des cahiers entiers, qu'il relut avec consternation. Il laissa, à sa mort, la masse plus ou moins informe de ces notes de portée variable, les confiant à sa femme en lui disant qu'elle en ferait ce qu'elle voudrait. L'image de Gadenne qui se dégage de tout cela est contrastée, pas toujours à son avantage, loin de là. Il y a des naïvetés, difficilement supportables, du parti-pris, des faiblesses, morales et d'écriture, une tendance à écrire là ce qui ne peut être dit ouvertement ou écrit ailleurs, un simple défoulement, et l'inventaire est loin d'être exhaustif, parce que la tension intérieure n'est pas toujours aussi forte qu'elle l'est ici. La Rue Profonde *et* L'Avenue *viennent d'être publiés,* La Plage de Scheveningen *s'achève, Gadenne travaille déjà à* Michel Kohlhaas *et aux* Terrasses, *premier titre dans son*

esprit des Hauts-Quartiers : *c'est assez dire que nous sommes dans un moment où l'œuvre prend forme. Or moins que jamais Gadenne ne se prend pour quelqu'un, pas plus pour un auteur que pour un homme fait, et l'on ne peut le mesurer mieux nulle part ailleurs, tant il est vrai qu'il ne se soucie pas de prendre la pose.*

Il tente de retenir ce qui s'échappe, il analyse, il réfléchit, il esquisse des traits, il voudrait surtout parvenir à s'exposer nu, même laid, dénonçant au passage la vulgarité qu'il y a à « tenir » un journal, parce qu'on ne tient les rênes ni de sa vie ni, a fortiori, de celle des autres, note ici que « on écrit toujours trop », là que « on ne note jamais ce qu'on voulait » ou encore que « dès qu'on parle on s'égare », et il doute de parvenir à se prémunir contre la platitude qui guette son entreprise.

Il retient une formule de Blanchot affirmant que la littérature tend à construire un objet, s'il s'agit bien du moins d'une objectivation de la part la plus secrète de nous-même, dont nous essayons de faire le tour, à la façon d'un sculpteur qui donnerait du relief à une âme. Il s'interroge, à propos de L'Âge d'Homme *de Michel Leiris, sur le sens que peut bien avoir un aveu, il se demande jusqu'à quel point on peut être un objet pour soi, tant nous sommes susceptibles de nous laisser aller à l'exhibitionnisme, tapageur même, ou de varier dans nos jugements. On sent en filigrane qu'il regrette de ne pas avoir la force de garder le silence.*

Du moins a-t-il l'honnêteté de ne proposer aucune réponse, pas même sur le bon usage d'un journal. Nous aurions tort cependant de bouder ces pages. Gadenne est à cent lieues des théories faciles et des modes. « Ne rien écrire qui n'ait du ton ou un ton. Là est le secret, plus que dans les techniques. »